



SALAH EL KHALFA BEDDIARI

ADEL, L'APPRENTI MIGRATEUR



RÉCIT



MÉMOIRE
D'ENCRIER



Salah El Khalfa Beddiari

ADEL, L'APPRENTI MIGRATEUR

MÉMOIRE D'ENCRIER

DU MÊME AUTEUR

La mémoire du soleil, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2000.

Chant d'amour pour l'été, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2001.

Écrire contre le racisme, Montréal, Les 400 coups, Collectif, 2002.

Adel le Sémite, Montréal, les Éditions Beroaf, « Poésie », 2014.

Titres et sentences, Montréal, les Éditions Beroaf, « Poésie », 2014.

100 mots d'amour et de lumière, Montréal, les Éditions Beroaf, « Poésie », 2014.

Le Joueur, Montréal, les Éditions Beroaf, « Roman », 2013.

*À Fethi Belhadj, mon ami d'exil, et à la mémoire de
Mourad Chettouh, mon ami de patience,
mort à Sedrata (Algérie) en décembre 2008.*

Les titres des chapitres sont empruntés au poète danois d'origine irakienne Asaad Al-Jabbouri. Le texte est parsemé de mots, de vers et de phrases en italique des écrivains suivants: Homère, Omar Khayyam, Aboû Nouwâs, Rachid Boudjedra, Robert Frost, Kateb Yacine, Gabriel García Márquez. On y trouve aussi des refrains de chansons de Claude Dubois, Isabelle Boulay, Francine Raymond (Québec), de la diva égyptienne Oum Kalthoum et du chanteur algérien Dahmane Al-Harrachi.

*Je suis venu
je ne sais d'où
mais je suis venu.
J'ai aperçu un chemin à la vie
je l'ai suivi.*

Elia Abu Madi

LE GRAND GÂCHIS

«La province du Québec utilise des enjeux de politique intérieure [...] pour faire venir des immigrants francophones, jeunes et diplômés. Elle sacrifie ainsi la première génération d'immigrants en pariant sur l'avenir et l'intégration de la deuxième génération.» C'est ce que nous dit l'historienne Marion Camarasa, dans son livre *La Méditerranée sur les rives du Saint-Laurent*. «C'est un vrai gâchis», ajoute-t-elle. Cet immigrant est un professionnel dont on ne reconnaît pas le diplôme, il est au chômage durant plusieurs années, il fait la file aux banques d'aide alimentaire. Il habite dans un quartier qui se transforme lentement mais sûrement en ghetto, il perd son statut social et toute estime de soi.

L'immigrant de « première fraîcheur » est sacrifié, donc, son intégration n'est même pas à l'ordre du jour et elle est à la limite inutile selon les stratèges du pays, parce qu'on n'investit pas dans le périssable; il ne sera jamais rentable, mais, lui, il ne le savait pas encore en foulant la terre du Québec. Il ne se rendra compte de sa condition qu'après plusieurs années de galère. Il prendra conscience, alors, de son utilisation à des fins qui le dépassent. Il est trahi, d'où le ressentiment et la rancœur qu'il développera au fil du temps. Il sombre petit à petit dans l'indétermination générale, il n'est plus de là-bas et il ne sera jamais d'ici. Il évoluera désormais dans cette zone grise qui ne fera que renforcer sa dérive.

L'autre face de la médaille, elle est encore plus troublante parce qu'elle n'est pas du tout visible. Si cet immigrant de première fraîcheur est prêt à se fondre dans la masse et à accepter ou à tolérer ou à faire siennes les valeurs dominantes de son pays d'accueil, il arrivera le jour où une part de lui, pas encore totalement dissoute, fera surface et exigera qu'elle soit reconnue et préservée et peut-être même célébrée comme toutes les autres facettes de la culture ambiante. Mais aucune institution ne lui prêtera attention. Il est et il restera cet étranger, cet exilé, cet expatrié, un apatride sans aucune influence sur les courants forts de son nouveau pays. Perdant tous ses repères, il deviendra une entité délavée qui ne survivra qu'en fantôme, une silhouette informe qui ne fera aucune ombre même en plein soleil.

LA JOIE DU TEXTE

Adel, l'apprenti migrateur, savourait, plutôt se délectait de l'ample offrande de sa nouvelle patrie. La clarté de son lever, miroitement de ses émeraudes, l'enchantait longtemps malgré son opacité. Il crut en l'avenir du blanc, fouilla dans ses rêves d'antan, enfila l'air de ses vingt ans, occupa les abords de ses océans, sillonna ses plaines du pas du Sumérien et fraya son ère souveraine. La libre contrée recueillit l'étranger, élagua la hantise de ses craintes, abrégea ses réveils décharnés et lança ses jetées incertaines, encore vierges sur ses propres rivages.

Un air américain, un littoral sans heurt semblable à une main câline remontant les lisses vallons de l'aimée, sifflait-il. Un soupçon de fraîcheur au rebord de ses lèvres léchait la stupeur du défricheur. Une nuque franche, immensité blanche jusqu'à en perdre le nord et jusqu'à en sentir la futilité du remuant, faille farouche ou flocon d'amour, hésitait-il à la nommer.

Une petite jupe aux couleurs d'un désir argileux tirant vers la volupté d'un crépuscule d'été, et de grands yeux mielleux dévorant tout l'air de cette nuit du vingt-trois avril, arboraient l'appât auquel Adel allait bientôt succomber. Elle était habillée en rouge et noir. Un bustier mat libérait la blancheur satinée de sa peau, laissait poindre une nuque opaline révélant un troublant clair-obscur. Son visage irradiait dans cette atmosphère feutrée du bar. En l'observant évoluer frêle et gracile tel un flocon de décembre, il songea.

La grâce du Ciel! Présent du Créateur à sa créature, elle ressemble à une fine pluie aspergeant l'homme, le pénétrant jusqu'à la moelle, jusqu'à revivifier sa nature et réveiller ses sens. Nez rectiligne, lèvres charnues, poitrine en délire. Souffleur des corps, Tu en as de ces surprises! Quelle prometteuse piste! La voilà, ma nouvelle patrie! Mais pour qui brûle-t-elle ainsi, alors que son enseigne se tient au précipice de l'ivresse?

La deuxième pensée le transporta dans un univers fantasque où il se voyait entre les bras de cette étrangère lui racontant les arcanes de son existence.

Il est feu surgi des siècles poussiéreux d'une indomptable fierté, s'étend tonitruant, mordant le chaume de sa jeunesse en quête d'amours inédites.

On lui a dit que la femme est une plage ouverte et avenante, mais graveleuse sur ces terres froides. On peut s'approcher d'elle

en gentleman, baiser sa main ou la prendre par l'épaule et l'inviter à danser... Osons, vérifions le postulat, pensa-t-il.

Gauche, il ne se serait jamais avisé d'accoster une fille en premier, mais ce soir-là, il avait vidé plusieurs verres d'un breuvage pétillant, à la Fête du printemps. Il avait le verbe léger et le pas heureux. « Dorée, l'essence de l'orge ne reconnaît pas la grisaille dans ses parages », disait Aboû Nouwâs.

En quittant la cérémonie, il décida de marcher. Le temps était agréable, velouté et calme en cette nuit tiède de la fin du mois d'avril. L'air était de menthe et le ciel, d'ardoise. Ses sens étaient à l'affût de toutes les brises, qu'elles fussent douces ou rugueuses.

Des branches, encore chétives, des arbres de la rue Ontario où poussèrent quelques bourgeons prêts à l'éclosion, folâtraient joyeusement avec les vents du crépuscule. La soirée avait l'air d'un printemps en gestation. Il sentit le fond frais de l'air qui jouait dans ses narines. Il ouvrit les mains et les tendit vers l'azur pour saisir l'essence de cette nuit aux desseins épars pareils à ses pensées de ce temps-là.

Il dit.

La nuit appelle à l'ouverture des sens, elle recrée l'homme à son image et le rappelle à l'ordre: perpétue ton espèce. Elle nous serine savamment le sauvage prurit d'étreindre l'autre, d'accomplir la volonté de la nature.

À la hauteur de l'avenue Papineau, sur le boulevard Falardeau, un air rythmé d'un disco populaire s'échappant des entrailles d'une sorte de catacombe l'interpella. Sans même se poser de questions sur la nature de l'endroit, il entra. Son corps et son esprit étaient en totale harmonie et décidèrent de suivre la cadence. Au comptoir, un tabouret vide l'invita à le monter. Prenons un verre et cédon's à la musique le soin de nous transporter dans le meilleur des mondes, pensa-t-il.

Il demanda une coupe de sa boisson habituelle. Après quelques gorgées, se retourna pour jeter un coup d'œil sur la scène. Le monde bougeait et dansait joyeusement, il eut envie

de s'approcher de la piste, histoire d'explorer les lieux, la gent féminine plutôt.

Sur un plancher cuivré, mâles et femelles se déhanchaient tels des fauves affamés en quête d'une proie fêlée.

Il eut cette vision.

En cette nuit du mois d'avril où les hommes au-dessus de la brume dansent le mutin appel de la chair, où l'esprit, à la solde de ses pulsions, s'élançe dans le supplice de son office, j'entends vociférer pour dissiper la rage de l'étranger, car l'argile participe forcément à l'euphorie de son créateur.

Il posa son verre et laissa son regard flâner librement dans l'enceinte. Elle recevait et accaparait toutes les attentions, elle avait un collier d'hommes autour d'elle. Les offres fusaient de toutes parts pour le beau joyau de la soirée. Il voulait être du nombre, sauta dans l'arène et se mit tout près de la reine du moment. Soudain, dans le rouge assourdi du bar, il entrevit un filet de lumière comme celui qui proviendrait d'une porte entrouverte à contre-jour. C'était l'éclat de sa peau. Les danseurs s'éclairaient à présent des reflets de cette incandescence. La foule devint compacte autour de ses hanches, elle guidait la chorégraphie. Le monde alentour bougeait comme un seul homme.

L'image de ses lèvres humides qui s'ouvraient et se refermaient au rythme de la musique intensifiait la fébrilité des prétendants. Elle s'élançait vive pour s'emparer de leurs esprits, fauchait avec la pointe de la lame toute velléité de résistance. Tous les regards glissaient le long de son torse et collaient par endroits sur ses protubérances. La tentation Adel soulevait et lacérait son corps. Et son regard à elle, aiguisé dans le vent cinglant du nord, à peine voilé, s'allongeait sur les rives où s'épanchent les cœurs tendres. Comme une lave, il balayait le dur et le tendre enflammant et le fond et la surface de la foule qui entrait en transe frénétique. Elle est trop belle pour moi, c'était sa dernière conviction qu'il atténua à cet instant par ces paroles.

Pour l'étrangère, je ne suis qu'un soupçon de poussière, filtrat d'un souffle éphémère dans le lointain univers décanté.

Il se peut qu'elle m'observe d'un œil curieux, mais quand son regard se pose sur le mien, il me parle comme il me gifle, luisant tel qu'il est, il ne brille que d'in vraisemblance. Les vestiges de son rapt fleuriront un jour dans la rudesse de l'inéluctable. Comme ses yeux ne s'attardent guère dans la grotte de mes yeux, que pour siroter le flegme de l'intrus, alors je hâte le pas évacuant ainsi et d'une seule traite l'insinuation de la pitié!

Mais, lorsque le regard de la Nordique s'arrêta longuement dans la gare de ses yeux, il ressentit la lame d'un océan le traverser de long en large inondant son corps et ébranlant ses rivages. Son cerveau fut envahi par un déluge de sensations qu'il ne pouvait distribuer équitablement au reste de ses membres.

Elle le remarqua, car ses mains parlaient, ses jambes peinaient à le maintenir debout et ses lèvres pendillaient, incapables d'articuler le moindre son intelligible. Il se rapprocha d'elle et lui chuchota un bonsoir craintif qui le vida de sa substance. L'œil alerte, la main expressive, le geste suave, le relief de la tentation prenait forme, la bouche féérique, les doigts agiles rencontraient l'air et le fendaient.

Il crie.

Ô visées des yeux qui me dévisagent! Acquérir le droit sur ton aire, que tu ne respirez désormais que mon air. Que le zéphyr t'enveloppe et t'emporte jusqu'à la porte de mon cœur, humaine!

L'onde à l'origine des secousses dans sa poitrine s'écrasait impitoyablement sur le rivage de la désirée. Elle se relevait, s'abattait de nouveau et disparaissait en embruns le long de son buste. À la suivante, elle roulait, s'amassait, s'arrondissait puis s'écroulait sans remords, et à la suivante...

Tu es un songe qui brouille l'esprit. Je te vis, dans le noir moulu, vainement j'élevais la voix pour t'atteindre. Tu planais souveraine comme l'aspiration à un pays d'hiver. L'amorce de ton sourire me rappelait étrangement les contours d'une vie à flamber. L'essor lent et l'approche hasardeuse, j'hésitais à t'aborder sur ton propre terrain, celui de l'attente ou si tu préfères du petit élan d'amour qu'on réprime dès sa naissance.

Si le courage me prend, la vaillance de mes ancêtres me guide et je t'adresse la parole, m'écouteras-tu affiné et avenant? Répondras-tu à l'appel de l'adepte de tes arômes?

Sur un air oriental, il lui chuchota les mots suivants.

Tu as la finesse de la lettre, le mystère du mot, la fluidité de l'adage et le mythe du livre. Tes coups d'œil ressemblent aux lettres de l'aurore que tresse, dans la profondeur de la nuit du nord, le soleil naissant.

Ses doigts scrutaient sa forme et son uniforme, son dedans et son dehors, reconnaissant par le toucher la voie vers les vallons de son refuge. Car, en l'apercevant de loin, elle planait, volait et prodiguait son charme à l'assistance en toute équité. Mais à présent, il recevait, à lui tout seul, la dose de tout un peuple. Agenouillé, il lui récita les étoiles de la passion.

Sa voix, au début tremblante, trébucha, dégringola puis s'éclaircit, suave et vibrante.

Viens vers moi en souplesse sans artifice, sans cadence de différence. M'appelle ta fauve chevelure, que j'épie et de loin et de près. Ton allure intriguée et intrigante, mystère des rencontres feintes, réanime mon flair fauve enfoui sous ma civilité récente. Je t'offrirai ma déférence ainsi que ma révérence et ma désobéissance, les accepteras-tu? Et ma transe? M'admettras-tu dans ton royaume? M'enduiras-tu de tes arômes? Sérieuse est ma chute!

La femme, aux yeux effervescents, grommela un merci touchant, trahissant une certaine curiosité.

Il persévéra.

Il te séduit d'un œil mélodieux, dans la pénombre du hasard croise ton feu, jure que tu le déracines. Il t'apprivoisera en te couvrant de mots dorés, provenant d'un cœur exalté. T'éprendre de lui, peut-être? Tu appelleras les astres pour t'en défaire.

L'Éluë de la soirée affina ses mouvements, ses jambes fuse-lées et crémeuses narguaient les danseurs. Son visage affichait un triomphe en symbiose avec les traits de sa jeunesse. Sereins, ses seins ondoyaient à rehausser la fantaisie de cette soirée.

Ses lèvres qui happaient l'air des paroles des aspirants, des soupirants et des autres, distillaient le doute lancinant de l'approche. Le cœur en effervescence, les joues rouges, l'argument alerte, il renchérit.

Mes ambitions embrassent ton livre, ses lettres embrassent mon chemin. Tu me séduis à l'ombre du feu, dans la pénombre du hasard. Sur le quai, je croise ton regard, jure que tu me déracines, t'éprendre de moi, peut-être, que les astres exaucent l'appel!

L'envie de se confier à ses semblables le prit.

Ô compagnons, le souffle quitte mes mots. Sans remords ni regrets, les notes nues de ma voix s'envolent trépidantes, voulant volontiers l'appivoiser puis l'adopter. Car, le verbe qu'elle exhibe, rapt de l'œil, galop du cœur quand il palpite seul au seuil de l'amour primitif, m'emporte sans faillir. Ma destinée fleurit-elle hors saison? La main qu'elle agite, souple et légère, brûle lentement la vigilance de tout charmeur. Ombre ferme, elle érige l'abri aux exilés du temps, là où la lumière fut emprisonnée dans le labyrinthe des divins.

Encouragé par l'attention qu'elle lui prêtait, il déclama, sans s'en rendre compte, un aveu saharien en guise de déclaration d'amour.

Ô, fantaisie humaine que la foi appelle depuis sa lointaine demeure, que l'affection sollicite comme une nouvelle patrie! Le mot s'enflamme tout seul devant ta glace. *Viens, remplissons nos verres d'amour avant que la coupe de la vie ne soit pleine de la fin de notre ère.* Les pétales danseront pour ton éveil aux brises du sud. Humaine ou divine, la tentation dont l'emprise est de braise et l'aspiration de nacre t'octroie la clef de sa raison.

Conquis par le manège de ta fauve chevelure qui erre en dehors du temps. Insaisissable touche, es-tu l'ambre des couchers volatils? Je serai bientôt une nuit sans corps, laisse-moi te peindre maintenant avant la mue des éléments, car demain, qui sait, je serais peut-être l'anse d'une coupe.

Rebelle patrie, horizon du possible, ta ligne ombragée mande la chute du voyageur devant ta couronne. L'appétence

de t'accaparer comme un tout, comme un dernier souffle, simplement, intensément, éperonne mes vaisseaux et porte au rouge ma chair qui défile sur ton boulevard. Épouse mon soupir et apprivoise-le, il te nourrira de ses volutes et de sa vérité, il te couvrira de sa verve et de ses embruns, il te dévoilera le cristal de sa demeure sidérale. Reconnais-le, il t'éblouira de ses tours de vers et t'enduirra de sa passion sans bords, nous ne serons alors que feu et flamme dans tous les sens.

À la fin de la tirade, elle le regarda longtemps avant de s'enquérir de ses origines.

— Qui es-tu et d'où viens-tu ? demanda-t-elle finalement.

— Je suis l'étranger, fils du désert et de l'oasis, les vents du sud poussèrent ma nef sur ton littoral. La tempête du désert emporta mon pays, j'ai perdu mon trône. Maintenant je suis léger, sans amarre, telle une plume, je cherche à atterrir sur ta prairie ou amerrir sur ton fleuve. M'y autoriseras-tu ?

Troublée par sa réponse, elle dit.

— Pourquoi le devrais-je ?

— Le gladiateur est prêt à effectuer les douze travaux pour faire briller ton île et mériter ton amour.

— Comment t'accueillir ?

— En demeurant toujours allumeuse, pardon lumineuse comme ce soir, offrant la preuve de l'éclosion de la vie sur les rives asséchées du Sahel et en m'aidant à rebâtir mon royaume et à reconquérir ma couronne.

Il la supplia.

— Puis-je te revoir demain et après-demain et tout le reste du temps qui m'est dévolu ?

— Pourquoi ? demanda-t-elle, réjouie et moqueuse.

— Pour apprendre sur tes lèvres une nouvelle patrie et pour revoir cette auréole boréale sur ton front qui dispute au soleil le coucher et aux étoiles, la voie de l'errance.

Une furtive et joyeuse étincelle darda de ses yeux. Un léger baiser sur les lèvres de l'étranger scella leur rencontre.

Nuit albinos, Gary Victor

Le bar des Amériques, Alfred Alexandre

De glace et d'ombre, H. Nigel Thomas (traduit par Christophe Bernard et Yara El-Ghadban)

Le testament de nos corps, Catherine-Lune Grayson

La femme tombée du ciel, Thomas King (traduit par Caroline Lavoie)

Sans capote ni kalachnikov, Blaise Ndala

SALAH EL KHALFA BEDDIARI

ADEL, L'APPRENTI MIGRATEUR

Arabe et musulman, Adel s'installe au Québec. Enthousiaste, ouvert et amoureux, il désire faire sa place dans la société malgré les nombreux obstacles rencontrés. La philosophie et la poésie l'accompagnent dans sa quête. Comment devient-on citoyen ? Doit-on effacer les traces de son parcours ? L'amour sauvera-t-il Adel ?

Je suis l'étranger, fils du désert et de l'oasis, les vents du sud poussèrent ma nef sur ton littoral. La tempête du désert emporta mon pays, j'ai perdu mon trône. Maintenant je suis léger, sans amarre, telle une plume, je cherche à atterrir sur ta prairie ou amerrir sur ton fleuve. M'y autoriseras-tu ?

Écrivain et poète québécois d'origine algérienne, Salah El Khalfa Beddiari vit depuis 1995 à Montréal où il contribue activement à la vie culturelle et littéraire.